

HStud 26 (2012)1, 17–27
DOI: 10.1556/HStud.26.2012.1.2

L'IMAGE DE LA HONGRIE ET DES HONGROIS DANS LE ROMAN *STRĂINUL* (« L'ÉTRANGER »), ÉCRIT EN 1955 PAR L'ÉCRIVAIN ET SCÉNARISTE ROUMAIN TITUS POPOVICI

EMESE EGYED

Université Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca
Romania

Le roman *L'Étranger*, écrit par Titus Popovici en 1955 sur un événement tragique survenu en Transylvanie en 1944, est remonté, en même temps que son sujet, à la surface de la mémoire collective dans les années quatre-vingt, illustrant la persistance de l'antagonisme magyaro-roumain. Pourtant, le rôle du livre et de son auteur, de ses contempteurs et de ses détracteurs ne sont pas nécessairement ceux que l'on attend.

Mots-clefs : Transylvanie, relations magyaro-roumaines, littérature communiste

« Chacun cherchait sa liberté, et tous, ils auraient voulu apaiser leur conscience *égoïste*. Nous sommes des étrangers dans notre propre pays, songea Andrei, satisfait tout de même d'avoir trouvé cette formule... »¹

Qui donc est ce « nous » ?

Et de quel pays s'agit-il ?

Je vis depuis ma naissance dans une région qui a, au cours du siècle dernier, appartenu à différents pays, notamment à l'Empire austro-hongrois (1867–1919), à la Roumanie (1919–1940), à la Hongrie (1940–1944) puis à la Roumanie de nouveau (depuis 1944). J'ai lu avec un grand intérêt *L'Étranger* dont l'action se déroule pour la plupart sur le territoire appelé Transylvanie (*Transilvania* en roumain, en hongrois *Erdély*). Née citoyenne roumaine, appartenant à une famille autochtone hongroise, je me suis proposée de regarder (dans) le roman comme dans un miroir.

Miroir, miroir, dis-moi, qui est la plus belle ?

L'historien de la littérature, Gyula Dávid, constate avec une certaine amertume la persistance des images hostiles qui empêchent les Hongrois et les Roumains de trouver une résolution psychique à leurs problèmes réciproques: Nous devons

constater que les efforts entrepris ont donné très peu de résultats: que la multitude d'œuvres traduites du hongrois en roumain et du roumain en hongrois – dont les titres à eux seuls remplissent trois volumes – n'a pas été en mesure de contrebalancer la propagande officielle, n'a pu neutraliser l'image d'ennemi que celle-ci a popularisé avec constance et application.²

Le titre nous rappelle le roman de Camus (Paris, 1942), mais comparer les deux livres ne va pas de soi. Titus Popovici (1930–1994) fut un écrivain et scénariste roumain, membre correspondant de l'Académie Roumaine. Homme politique dévoué à Ceausescu, il ne fut pas exclu de la société des lettrés après la disparition de son protecteur et la transformation du système politique du pays en décembre 1989. Les générations d'aujourd'hui le connaissent avant tout à travers l'histoire du cinéma roumain. Dans la revue littéraire *România Literară*, Alex Ștefănescu apprécie sa carrière comme étant éminemment dédiée au film.³ Le film *Străinul* (durée: 168 min), tiré du livre éponyme, fut présenté en 1964 par le metteur en scène Mihai Iacob (1933–2009). En outre, dans l'œuvre cinématographique impressionnante de Titus Popovici, nous devons aussi remarquer l'adaptation du roman de Liviu Rebreanu, *Pădurea spânzuraților* (« La forêt des pendus »), film de Liviu Ciulei (1964).

Quant au roman *L'Étranger*,⁴ Alex Ștefănescu affirme qu'il s'agit d'une construction épique volumineuse, d'une satire pleine de sarcasmes sur le style de vie bourgeois – à la grande satisfaction des idéologues officiels roumains de l'époque. Le critique littéraire excelle en euphémismes: « ce sont ses dons littéraires évidents qui le portèrent [Popovici] au premier-plan de la vie culturelle, mais aussi sa réceptivité quant à l'idéologie officielle. »⁵ Du reste, Ștefănescu est d'avis que l'ennemi social n'a pas été désigné avec précision par l'auteur de *Străinul* (« L'Étranger »), mais aussi de *Setea* (« La Soif »), et qui « ... a lui-même admis après 1989 [qu'il avait, dans ces romans] tout simplement transféré le mal existant dans la société en rendant coupables les légionnaires des méfaits des communistes ».⁶

Le récit se concentre sur les changements intérieurs affectant le héros, Andrei Sabin, qui devient, au terme d'un détachement psychique total de l'ancien régime, d'un lycéen rebelle un adepte du communisme. À l'école, déjà, un professeur lui avait fait mention d'un livre qui « finit ainsi : les prolétaires n'ont rien à perdre, sauf les chaînes ; ils ont un monde à gagner. Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »⁷

Au titre du deuxième Arbitrage de Vienne (ou *Diktat*), le 30 août 1940, un territoire de 43 492 km² revint à la Hongrie sous le nom de Transylvanie de Nord. Les événements de ces années (1940–1944) sont décrits dans le roman comme une suite d'aventures. Dans l'inventaire roumain de l'histoire du XX^e siècle (vers 1954, à l'époque de l'élaboration du roman), la période 1940–1944 pouvait déjà

avoir l'allure d'un entracte, même si en 1940, l'entrée des Hongrois en Transylvanie avait bel et bien pris la forme d'une marche triomphale à la romaine. Le chapitre XVI de *L'Étranger* est consacré aux événements apocalyptiques vécus par la population terrorisée d'un village hongrois de Transylvanie, torturée par les volontaires de Maniu en automne 1944.⁸ Ils finissent par être sauvés par un jeune Roumain (Andrei, le personnage central du roman), qui fait appel aux soldats soviétiques stationnant dans les alentours pour mettre fin au massacre.⁹

Le contexte

Après l'arrivée au gouvernement du Parti communiste, à l'ère de l'effervescence réformiste de type soviétique (1950–53), la politique intérieure roumaine recourait volontiers à l'arme culturelle: elle faisait des efforts pour populariser l'idéologie communiste, notamment à travers des œuvres littéraires. Le roman de Titus Popovici fut considéré comme un outil de transformation des mentalités; on le traduisit très vite en plusieurs langues – en français (1957, trad.: Ana Vifor), en anglais (1962, *The Stranger*, trad.: Lazăr Marinescu) et même en hongrois (1957, trad.: Nagy Bálint).¹⁰

La variante hongroise est basée sur la deuxième édition roumaine du roman (1956). On peut supposer qu'elle était essentiellement adressée aux lecteurs appartenant à la minorité ethnique hongroise de Roumanie. Pour comprendre le sens politique de cette traduction, je renvoie simplement aux tirages mentionnés sur la couverture: l'édition de 1957 est paru en 5100 exemplaires, celle de 1963 à 6013 exemplaires. Or le tirage de la cinquième édition du texte roumain (en 1979) ne compte pas moins de 100 000 exemplaires. En préparant l'édition en langue hongroise (1955–1956), les autorités roumaines n'ont sans doute pas envisagé s'adresser aux lecteurs de Hongrie, étant donné les mauvaises relations existant à l'époque entre les deux pays. Les notes ajoutées à la fin de la deuxième édition en hongrois, signées par Ion Vîtner (1914–1991), écrivain et idéologue communiste, réitèrent les phrases typiques du stalinisme sur l'importance de la transformation individuelle ayant pour but la réforme politique. L'œuvre de Vîtner comporte d'ailleurs un livre¹¹ sur Camus (membre du Parti communiste français entre 1935 et 1937).

Titus Popovici avait sans doute lui aussi lu les œuvres de Camus. Le choix du titre de son roman, les modalités d'approche du protagoniste (Andrei) ainsi que le concept camusien de l'essai (*L'Homme révolté*, 1951) semblent avoir réellement influencé l'auteur roumain. L'athéisme est là, la cruauté absurde, le sang aussi... Mais, chez Popovici, l'intention est souvent documentaire, même si le fond est parfois douteux.

Les durées parallèles

Il y a la durée de l'action, et celle du récit (1939–1945). Il est en effet important de savoir à quel contexte se rapportent les événements du roman, que je qualifierais volontiers de roman d'engagement.¹² La dimension historique exerce un pouvoir inquiétant, puisque la période en question est très chargée en événements politiques, en conflits aux lourdes conséquences à l'échelle régionale. Dans la période qui suivit immédiatement le dictat de Vienne, début septembre 1940, le général, futur maréchal, Antonescu prit le pouvoir et instaura une dictature personnelle en s'appuyant sur la Garde de Fer. Toutefois, après l'émeute de janvier 1941, baptisée « émeute légionnaire », les chefs légionnaires qui avaient pensé pouvoir manipuler Antonescu tombèrent en disgrâce et quittèrent le pays pour aller s'établir à l'étranger (en Italie, en Allemagne, etc.).

Il y a aussi le moment de la parution du livre (1955), et celui de sa traduction en hongrois (1957, 1963). On envisageait sans doute d'offrir les mêmes lectures aux différents groupes d'habitants du même pays... L'homogénéisation de la population était un objectif du gouvernement communiste. Du reste, en l'absence de quelques indications sur les conditions de lecture, il nous serait difficile de comprendre l'impact du texte sur ses lecteurs. Le livre de Popovici parut à une époque qui n'était pas favorable aux relations roumaines-hongroises. La Hongrie officielle, de son côté, qui semblait désirer la paix, ne faisait aucune allusion à l'histoire qu'on eût pu interpréter comme l'expression de mécontentements d'ordre territorial et culturel. Sur le total de la population de la Transylvanie en 1956 (un peu plus de six millions d'âmes), environ un million et demi était d'ethnie hongroise,¹³ dont une large partie avait de la famille en Hongrie. Le public n'était pas informé sur les relations officielles entre les deux pays. Le bureau des passeports vers la Hongrie, à Cluj, fut fermé le 25 avril 1955. Malgré certaines avancées, comme la convention passée en été 1955 sur le paiement réciproque des retraites, les citoyens des deux pays n'avaient toujours pas la permission de se rendre visite. Et les contacts culturels étaient réduits au minimum, sinon inexistant.

Ce n'est qu'en 1957 que les relations diplomatiques furent relancées ; après la révolution hongroise de 1956, les chefs des partis communistes et ouvriers de la Bulgarie, Tchécoslovaquie, Roumanie et Hongrie eurent une rencontre à Budapest où ils affirmèrent leur soutien au gouvernement hongrois.¹⁴ Même si l'ordre du jour était essentiellement politique, et non culturel, les délégations hongroises et roumaines se crurent en mesure de constater que l'on arrivait au terme d'une décennie de contacts culturels « qui se développaient bien ».¹⁵

N'oublions pas que la « relecture » des œuvres de Titus Popovici a commencé en Roumanie après la mort de l'auteur. Or il semble bien que l'interprétation de sa vie et de son œuvre ne peut se limiter à une affaire d'ordre littéraire, comme si les sujets qu'il avait touchés étaient restés d'actualité (la responsabilité des groupes

militaires et politiques, la vision de l'histoire comme moyen de réconciliation politique, la relation œuvre/vie dans le discours théorique, l'implication des écrivains dans les affaires politiques etc.). L'œuvre littéraire et cinématographique et l'activité directement politique de Popovici posent en effet des questions convergentes.

L'auteur

Gyula Dávid, né en 1928 (qui, outre ses activités de critique littéraire, fut prisonnier politique entre 1956 et 1964), a passé en revue les techniques littéraires de l'après-guerre et construit des catégories d'auteurs selon leurs sujets cardinaux. Aux années 50, qui sont celles de *L'Étranger*, il associe une conception combattante de la littérature et l'application rigide de la théorie du réalisme littéraire. Il souligne également, avec le collectivisme politique, des penchants pour l'expérimentation littéraire, il parle de nouveautés en évoquant un à un les différents genres et termine en constatant que c'est le processus du changement socialiste de la société qui se trouve au centre de la prose de ce temps-là. On y analysait d'abord les choses sous leur aspect le plus général, économique et social, puis l'homme, envisagé comme subissant un changement radical à travers ses conflits d'ordre à la fois politique et psychique. Gyula Dávid associe Titus Popovici (1930–1994) à Marin Preda (1922–1980), prête attention à Eugen Barbu (1924–1993) et même à Alexandru Ivasiuc (1933–1977).¹⁶ L'écrivain et critique littéraire roumain, Nicolae Manolescu (1939–), quant à lui, a déclaré tous ces écrivains « très nuisibles », car ayant déplacé toute la responsabilité politique des communistes aux légionnaires.¹⁷

Le romancier devient politicien

Andrei, étant encore lycéen, avait fait la critique de toute la société, mais d'autres de sa génération trouvaient le mal dans la figure généralisée du Hongrois. Le roman donne une description de la propagande politique sous la forme d'un journal que ses rédacteurs transforment en une sorte de revue littéraire. La haine reste une affaire de limbes, mais elle existe:

en fouillant dans le dossier des manuscrits non-insérés, ils y découvrirent une poésie de l'élève Suciu qui voulait massacrer tous les hongrois, sans exception, y compris les femmes et les enfants:

Vous, pour qui rien n'est donc sacré,
On vous aura – même enterrés !¹⁸

Or, bien après la parution de *L'Étranger*, l'auteur, Titus Popovici, se trouve en conflit avec ses lecteurs hongrois ! Il s'agit d'une polémique d'ordre politique qui va parler de Roumains et de Hongrois comme de partis qui se blessent réciproquement. On est déjà dans les années quatre-vingts. Le premier pas, c'est un livre roumain publié en 1982 par Ion Lăncrănjă (1928–1991), *Cuvant despre Transilvania*,¹⁹ qui offre une image inacceptable aux Hongrois sur leur histoire. Le second: la parution à Budapest de l'*Histoire de Transylvanie* en trois volumes (1986), dirigée par l'historien et ministre de la culture, Béla Köpeczi.²⁰ Le livre de Lăncrănjă donna pour la première fois depuis longtemps l'occasion de parler des faits décrits dans *L'Étranger*.

Cet hymne, « éloge de la Transylvanie » – affirma Francisc Pacurariu (1920–1998), auteur de romans historiques et diplomate roumain – ne contribue pas aux bonnes relations entre nos peuples. Il donne naissance à la haine et au soupçon chez les Roumains et à des sentiments contraires, à la peur, chez les Hongrois. Il présente les faits d'une manière unilatérale, il oublie de faire allusion aux livres fascistes roumains, oublie même des faits dont Titus Popovici fait état dans son roman *Străinul*. Pourquoi ne parle-t-il pas des paysans hongrois décapités à la hache ou des actions des volontaires de Maniu ? Comme si la théorie migrationniste avait été créée par les Hongrois et comme si c'étaient eux qui la « chevauchaient » sans cesse.²¹

À la suite de la publication de *Erdély története* (« L'histoire de Transylvanie »), c'est pourtant Titus Popovici qui attaqua avec véhémence l'œuvre et ses auteurs. La revue *A Hét* publia son article, *Módszerek és stílusok a szándékos történelemhamisítás szolgálatában* (« Méthodes et styles en vue de la falsification de l'histoire »),²² traduction hongroise d'un article publié peu avant dans la revue roumaine *România Literară*. Le bureau de presse pour la Transylvanie de la « Hungarian Human Right Foundation » émit une dépêche sur T. Popovici critiquant son attitude à l'égard de la vision des Hongrois sur l'histoire et surtout de ses convictions sur les libertés dont aurait joui la minorité hongroise de Roumanie.²³

Toute une série d'articles semblables aboutirent à des gestes politiques et même à des mesures d'ordre diplomatique. On découvrait un terrain miné, les ellipses du roman devenaient soudain univoques.

La critique de l'ancien régime devrait quitter le terrain des mythes, a dit Lucian Boia – il faudrait évaluer les faits selon un principe équitable.²⁴ Il s'agit en effet d'un mythe idéologique, qui d'ailleurs reste inaperçu ou sans importance pour les contrôleurs d'idéologies.

Les personnages de *L'Étranger* doivent être envisagés à la lumière des analyses qui juste après l'époque stalinienne trouvaient un argument éthique pour esquisser les responsabilités, rejetant celle-ci sur les non-roumains dont on affirmait le poids spécial dans le mécanisme politique, de propagande et de répression. Lucian Boia, par exemple, a remarqué qu'au début des années 50, des quatre mem-

bres du secrétariat du Parti Communiste roumain, il n'y eût que Gheorghiu-Dej qui fût véritablement roumain. Mais cette idée de culpabiliser les « étrangers » peut mener à des idées préconçues voire à une fausse image de soi-même.

Les personnages hongrois du roman

Une certaine image d'un groupe ethnique pourrait être esquissée dans le roman ; considérant les dimensions de l'œuvre (vingt chapitres, sur un total de 708 pages) et le territoire géographique en question, on devrait pouvoir s'attendre à y voir quelques personnages ayant un coloris « hongrois. »

Or les personnages d'identité hongroise y paraissent en nombre assez réduit. D'autre part, qu'ils soient propriétaires terriens d'origine noble (*groful* Bornemissza, le baron Földessy) ou fonctionnaires (Kullos), ils sont des figures également répugnantes. Leur situation est fragile: par exemple, Orban, le chef de Gare, « est devenu fou de terreur. (...) Il se promène tout seul sur le quai en tenant des discours. »²⁵ Il est ridicule: il avait planté sa casquette rouge sur son crane, mais il avait oublié de mettre son veston. « Sa chemise en loques n'avait plus un seul bouton et une jambe de son pantalon était déchirée de haut en bas. »²⁶ Il est ridicule et en même temps pitoyable.

Comme il s'agit d'une période de bouleversements politiques sur un territoire qui va bientôt de nouveau appartenir à la Roumanie, on voit se construire au long du roman tout un labyrinthe d'informations, de souvenirs et même de récits surgis de l'imagination. Les parties analytiques extrêmement lentes deviennent, tout d'un coup, de manière inattendue, un tourbillon horrible et inévitable de crimes, puis une sorte d'apothéose de la bonté individuelle sur un fond de solidarité internationale ; tout cela réalisé par la rencontre de la foule attendant son « nouveau rédempteur » et l'homme lettré. L'avenir prend des couleurs attrayantes.

Au début il n'est question directement ni de la Hongrie ni des Hongrois. On est mis devant le tableau d'une société bourgeoise à l'ancienne (on peut identifier la ville d'Oradea/Grosswardein/Nagyvárad) qu'un adolescent, avec « le noble, le naïf, l'ardent héroïsme humanitaire des dix-huit ans »²⁷ voit et décrit dans une copie d'école comme un théâtre de mensonges. D'ailleurs, il résume le contenu de son écrit qui a provoqué le scandale ainsi: « que toute cette vieille baraque s'en aille un jour au diable ! »²⁸ Il faut savoir que c'est la société d'une Roumanie capitaliste, dont la disparition va être désirée et favorisée par le personnage central. C'est justement le discours elliptique, l'affirmation indirecte qui par sa présence sous-jacente, déconcerte et ôte toute énergie de réplique.

D'autre part il y a dans les dialogues, dans l'expression spontanée de la population des affirmations « spontanées », des souvenirs et des idées préconçues, des souhaits et des projets qui entretiennent une image du Hongrois identique à celle

de l'ennemi.²⁹ Les uns deviennent ridicules, comme le chef de gare, Orban. D'autres sont d'une méchanceté satanique. Popovici décrit les changements politiques et administratifs imposés sur le territoire avec un pathos convainquant, évoquant notamment l'atmosphère qui régnait parmi les gens simples: « Durant l'automne de 1940, la Transylvanie fut cédée à la Hongrie. À Budapest ! – criait-on aux soldats. Que les opinci du paysan roumain [sandales paysannes roumaines] piétinent encore une fois dans le parlement des grofs » ;³⁰ « les Allemands et les Hongrois (...) nous ont pris la sainte Transylvanie. »³¹ L'auteur réalise une sorte de transformation mentale: il s'agit de personnes qui accomplissent les événements et non de formations politiques.

L'événement tragique qu'il intègre au chapitre XVI de son roman est le crime des légionnaires dont le personnage principal devient témoin oculaire. Andrei Sabin identifie parmi les légionnaires une ancienne connaissance qui se vante des crimes accomplis pendant la nuit, « toute la nuit, je n'ai fait que monter sur des femmes... Deux des nôtres les tenaient... ».³² Une danse macabre ; les gardistes tirent les paysans de leurs maisons et leur coupent la tête à la haches. « Ne bouge pas, sale Hongrois, ta place est là !... Le nez dans la boue, devant les Roumains ! (...) et maintenant on est venu pour exterminer tous les Hongrois de Transylvanie. » « Nous faisons payer aux Huns tous nos souffrances. » Dans le déferlement de cette scène, on peut réaliser la signification des menus phrases ou anecdotes « parsemées » dans les chapitres précédents du roman et qui font allusion au désir d'une sorte de « vendetta » pour le fait même du Dictat de Vienne ou pour les souffrances causées aux Roumains par les Hongrois pendant toute leur histoire (commune).

Témoin de ces horreurs, Andrei Sabin s'adresse (en hongrois) aux paysans effrayés en leur demandant un cheval pour aller chercher secours chez les soviétiques qui ne sont pas loin.

Pour revenir aux événements décrits dans ce chapitre XVI, entre le 12 septembre et le 14 novembre 1944, sur le territoire occupé par les troupes soviétiques et roumaines, la population a dû supporter les agressions, les crimes et les exactions des « volontaires de Maniu » et des gendarmes locaux. On peut même parler de groupements terroristes qui se sont déplacés dans les villages habités par des Hongrois – ils ont pillé les maisons et ils ont fait couler le sang, uniquement parce qu'il s'agissait de Hongrois.

Conclusion : miroir de punition

Dans ce roman, la Hongrie et les Hongrois sont vus à travers les effets sur la vie des Roumains de l'*Anschluss* de la Transylvanie du nord en 1940. Les Hongrois – on peut les grouper en catégories (toutes négatives): 1. des insaisissables – des

nobles, des officiers, des agents corrompus (ayant un nom hongrois) : Varga, Papp, Laboş, Kullos ; 2. des identités douteuses – étrangères ; 3. des agressifs, venus de Hongrie – des étrangers ; 4. des villageois « sans aide » en Transylvanie – des faibles enfermés dans leur langue : des « muets. »

Le parcours d'André, du dégoût de l'adolescent vers l'action politique – un volontarisme bénéfique en comparaison avec celui des volontaires armés –, laisse entrevoir une multitude d'images mentales, autant d'êtres répugnants que la haine traditionnelle maintient telles pendant des générations.

Tout de même, il faut reconnaître que la réconciliation des groupes ethniques dépend entre autres de la connaissance des récits et des images les plus terribles de la mémoire et de l'imagination. Miroirs, miroirs ! Au lieu de tabous.

Bibliographie

- Andreescu, Andrea – Varga, Andrea – Năstase, Lucian (réd.), *Minorităţi etnoculturale. Mărturii Documentare. Maghiarii din România 1956–1968* [Minorités ethno-culturelles. Témoignages documentaires. Hongrois de Roumanie, 1956–1968], Cluj-Napoca, Centrul de Resurse Pentru Diversitate Etnoculturală, 2003.
- Beke, György, *Emelt fővel* [La tête haute], *Tiszatáj*, 2000/6. /http://epa.oszk.hu/00700/00713/00106/pdf/tiszataj_EPA00713_2000_06_092-102.pdf
- Boia, Lucian, *Történelem és mítosz a román köztudatban* [Histoire et mythes dans la mémoire roumaine], Trad. János András, Ed. Kriterion Könyvkiadó, Bukarest–Kolozsvár, 1997 (édition originale en roumain, 1999).
- Gál Mária, A halál önkéntesei. A Maniu-gárdisták rémtettei. Magyarellenes atrocitások 1944 őszén Erdélyben [Les volontaires de la mort. Les actes des gardistes de Maniu. Atrocités contre les Hongrois en Transylvanie à l'automne 1944], *Rubicon* 2010/1 (édition spéciale 2010/1. Trianon és a revízió).
- Croitoru, Mircea – Dan, Alexandru, *Viaţa şi opera lui Titus Popovici. Scriitorul în comunism. Studiu de caz* [La vie et l'œuvre de Titus Popovici. Un écrivain sous le communisme. Etude de cas.] Conducător științific / directeur de thèse: Paul Cornea.
- Dávid, Gyula, *Erdélyi irodalom – világirodalom* [Littérature de Transylvanie – littérature universelle], Csíkszereda, Ed. Pallas Akadémia, 2000.
- Littérature. Textes et documents. Collection dirigée par Henri Mitterrand, Ed. Nathan, 1989, XX^e siècle.*
- Manolescu, Nicolae, *Istoria critică a literaturii române* [Histoire critique de la littérature roumaine], Ed. Paralela, 1988.
- Novák, Csaba Zoltán, *A román külpolitikai gondolkodás magyarságképe 1956 után a hetvenes évek közepéig* [L'image des Hongrois dans la politique extérieure roumaine après 1956 et jusqu'au milieu des années soixante-dix], *Limes*, 2008. 2. p. 101.
- Popovici, Titus, *Străinul*, Ed. Eminescu, 1979.
- Popovici, Titus, *Az idegen*, trad. Nagy, Benedek, Bukarest, 1957.
- Popovici, Titus, *L'Étranger*, trad. Ana Vifor, Éd. en langues étrangères, Bucarest, 1957.
- Stefanescu, Alex, *La o noua lectură, Titus Popovici* [Une nouvelle lecture. Titus Popovici]. *România literară*, 2002. 24, http://www.romlit.ro/titus_popovici
- Világirodalmi enciklopédia. I–II. Réd. Béla Köpeczi, Lajos Pók, Budapest, Ed. Gondolat, 1978, II^e Id.*

Notes

- ¹ Titus Popovici, *L'Étranger*, 1957, p. 212.
- ² Gyula Dávid, « Román irodalom magyarul » [La littérature roumaine en hongrois], in *Erdélyi irodalom – világirodalom*, Csíkszereda, Ed. Pallas Akadémia, 2000, pp. 250–251.
- ³ Scénarios : *Columna*, récit cinématographique, Buc., Mil., col. « Columna », 1968 ; Judecata, roman cinématographique, Iași ; Mihai Viteazul (Michel le Brave), Buc., Mil. 1969 J., 1984 ; (sur la révolte des paysans roumains de Transylvanie dirigée par Horia, Cloșca et Crișan). *Romania Literara*, 2002. 24.
- ⁴ *Străinul*, roman, București, 1955 (éd. II, 1956 ; éd. III, 1959 ; éd. IV, revue, 1972 ; ed. V, 1979 ; éd. revue et complétée, Timișoara, 1989).
- ⁵ Alex Stefanescu, « La o noua lectura, Titus Popovici » [Une nouvelle lecture. Titus Popovici]. *Romania literară*, 2002. 24 [http://www.romlit.ro/titus_popovici ; lu le 30 mai 2012]
- ⁶ Ibidem. Les légionnaires appartenaient au mouvement d'extrême droite de la Garde de fer, dans les années trente et quarante.
- ⁷ *L'Étranger*, 1957, p. 57.
- ⁸ Iuliu Maniu (1873–1953) : homme politique austro-hongrois, député de Transylvanie au parlement de Budapest, devenu plusieurs fois Premier ministre du Royaume de Roumanie après 1920 (en tant que Président du Parti national paysan). Il fut incarcéré en 1947 et mourut en prison. Sa participation personnelle aux actes commis en Transylvanie en septembre 1944 n'est pas documentée, mais tant l'historiographie hongroise que roumaine admet qu'il n'y fut pas totalement étranger.
- ⁹ Il faut savoir qu'il s'agit de la période où l'armée soviétique se trouve déjà sur le territoire de la Roumanie.
- ¹⁰ Je ferai allusion au texte français (1957, trad. : Ana Vifor) qui remonte à la même variante du *Străinul* que la traduction hongroise (1957, trad. : Nagy Bálint). Nagy Bálint est le pseudonyme de Géza Nagy (1914–1981), professeur, écrivain, traducteur.
- ¹¹ *Albert Camus sau tragicul exilului* / Ion Vitner. – București : Editura pentru Literatură Universală, 1968.
- ¹² « Le roman d'engagement prend pour sujet l'action militante ou guerrière sans offrir une vision idéologique univoque, ni toujours prôner une morale de l'engagement » (*Littérature* 1989, 506).
- ¹³ *South Eastern Europe in Maps*. Edited by Károly Kocsis, Geographical Research Institute, Hungarian Academy of Sciences, Budapest, 2007, 2nd Revised and Expanded Edition, p. 46.
- ¹⁴ Archives Nationales Historiques centrales, fonds Comité Central du PCR, Section Externe, dos. 16/1958. 4. f.
- ¹⁵ ANIC, fond CC al PCR Secția Externă, dos. 53/1958. 28.
- ¹⁶ Gyula Dávid, Román irodalom [Littérature roumaine], In *Világirodalmi kisenciklopédia II. (M–Z)*, 1966, 731.
- ¹⁷ Comme ses parents ont été tous les deux emprisonnés par des motifs politiques, Manolescu est très sensible aux problèmes ethniques de la société roumaine et surtout à ceux qui concernent le comportement de la classe politique. Il est originaire d'une famille d'enseignants de Sibiu, ville importante de la Transylvanie.
- ¹⁸ *L'Étranger*, p. 377.
- ¹⁹ Ion Lăncrănjan, *Cuvant despre Transilvania* [Quelques mots sur la Transylvanie], București, 1982, Ed. Sport-Turism (ed. II, 1995).
- ²⁰ Béla Köpeczi (dir.), *Erdély története három kötetben* [L'histoire de la Transylvanie en trois volumes], Budapest, Akadémiai Kiadó, 1986.

- ²¹ Propos tenus dans la revue *Luceafărul*, 15 mai 1982, à propos de *Cuvant despre Transilvania*. Théorie migrationniste: thèse antagoniste de la continuité daco-romaine, selon laquelle les Roumains ne sont pas autochtones en Transylvanie, mais y ont migré après l'arrivée des Hongrois dans le bassin carpatique.
- ²² *A Hét*, 2 avril 1987.
- ²³ Document du 27 mars 1987. <http://www.hhrf.org/dokumentumtar/irott/emh/1987.052.pdf>
- ²⁴ Lucian Boia, *Történelem és mítosz a román köztudatban* [Histoire et mythes dans la mémoire roumaine], Trad. János András, Bukarest–Kolozsvár, Ed. Kriterion Könyvkiadó, 1999, p. 221 (première édition en roumain en 1997).
- ²⁵ *L'Étranger*, pp. 37–38.
- ²⁶ *Ibidem*, p. 39.
- ²⁷ *Ibidem*, p. 21.
- ²⁸ *Ibidem*, p. 80.
- ²⁹ La description du sentiment d'iniquité lié à l'attachement de la Transylvanie à la Hongrie se trouve expressis verbis au chapitre VII – fragment qui ne se trouve ni dans la traduction française, ni dans la traduction hongroise. Cf. *Străinul*, 1979, p. 143.
- ³⁰ *L'Étranger*, 1957, p. 117.
- ³¹ *Ibidem*, p. 123.
- ³² *Ibidem*, p. 571.